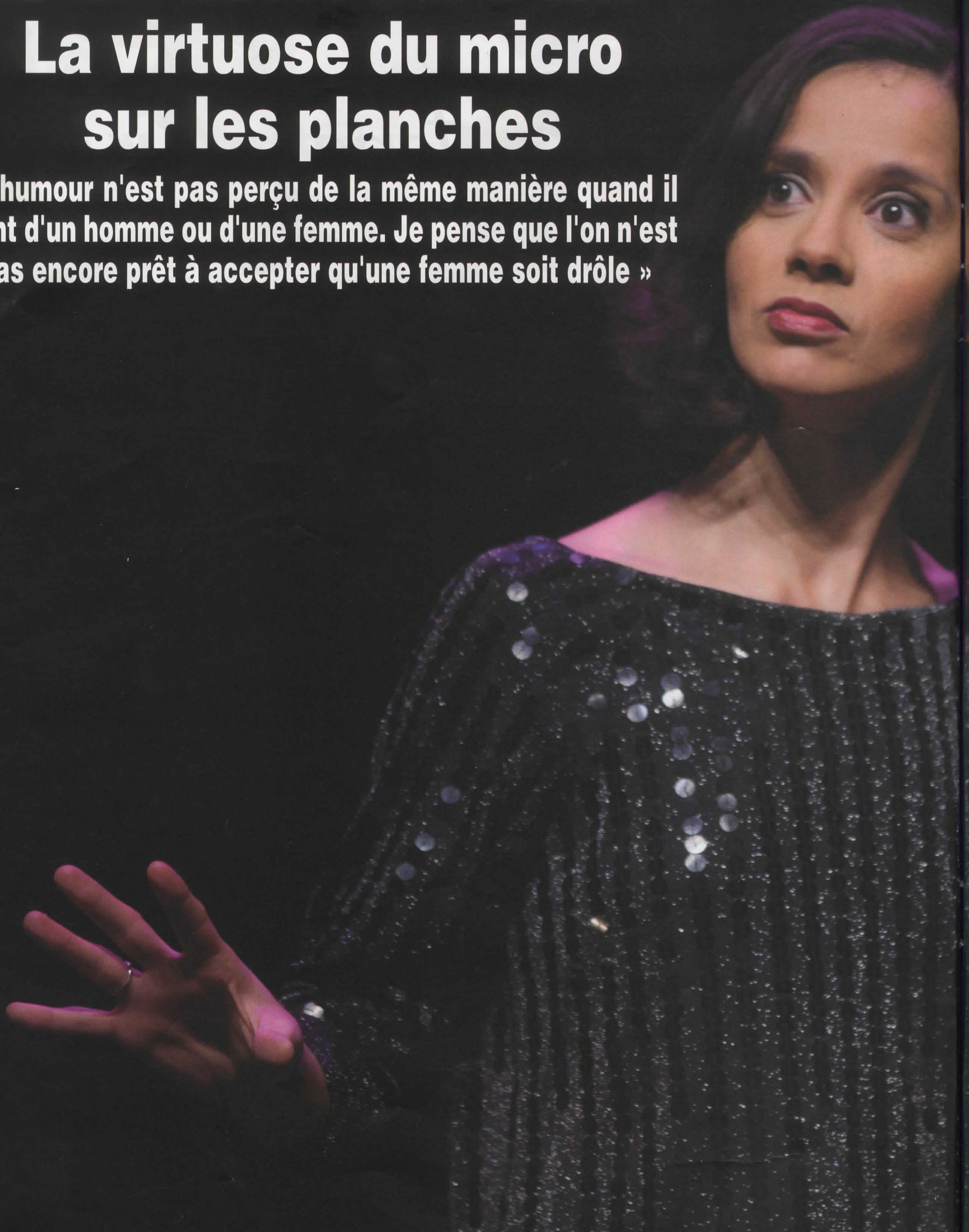


Rencontre avec une inclassable humoriste

# SOPHIA ARAM

## La virtuose du micro sur les planches

« L'humour n'est pas perçu de la même manière quand il vient d'un homme ou d'une femme. Je pense que l'on n'est pas encore prêt à accepter qu'une femme soit drôle »



36  
Installée au micro de France Inter tous les matins, Sophia Aram est aussi à son aise les planches des grands théâtres parisiens

**iHOLA! MAROC**

N° 34 Qinzaine du 4 au 18 mai 2012

# « Il y a eu en moi une envie de liberté très forte que mon père a su accepter malgré la religion et la tradition »

**T**héâtre du Palais des Glaces à Paris. Nous avons rendez-vous avec la pétillante, malicieuse et courageuse humoriste, Sophia Aram. Dans sa loge, nous éprouvons le sentiment de pénétrer dans une intimité où seuls quelques privilégiés, parmi l'immense foule de spectateurs qui vient chaque soir écouter et applaudir l'artiste, ont accès. On y découvre l'artiste avant les paillettes, le maquillage de scène et les différents masques que nécessitent son rôle ou son show. Assise face au miroir, Sophia Aram commence lentement sa séance de maquillage. Sur la table, du thé et des bonbons. L'accueil est chaleureux. Sophia est souriante et confiante. Son spectacle *Crise de foi*, co-écrit et mis en scène avec son conjoint Benoît Cambillard, est un succès. La salle ne désemplit pas. L'humoriste de France Inter n'a pas froid aux yeux.

— **Enfant, étiez-vous la personne qui faisait rire toute la famille?**

— À mes dépens! J'étais excessivement sérieuse, je ne faisais jamais le clown. Mais j'étais très myope. Et cette myopie créait chez moi une maladresse permanente. Je cassais tout, je me cognais, je tombais... Cela se passait dans le cadre familial. À l'école, j'avais l'étiquette de première de la classe qui était un peu lourde à porter. On a envie d'être le premier mais on n'a pas envie d'être le chou-chou... Pour casser un peu cette image, j'ai tenté très tôt de séduire le plus grand nombre par l'humour.

— **Vous étiez donc une enfant studieuse.**

— J'étais même très studieuse! Je voulais réaliser de grandes choses. Je rêvais de faire une belle carrière de journaliste international. J'ai toujours été très intéressée par l'actualité. Peut-être qu'à l'époque, c'était pour me donner de grands airs car je pense que quand j'étais petite, je ne devais pas comprendre le quart de ce que je regardais mais je dévorais et suivais les infos avec attention. Je voulais toujours savoir ce qui se passe. Ce désir pathologique est toujours vivace.

— **S'il fallait résumer votre enfance en quelques mots...**

— Une enfance paisible à Trappes, un père cuisinier. Je suis la quatrième de six enfants, frères et sœurs. Nous sommes tous très proches. Nous sommes une famille très unie. J'ai grandi dans une double culture. On parlait indifféremment français ou arabe à la maison. Le problème de l'intégration ne se posait pas, je me suis toujours considérée comme française d'origine marocaine. Je me sens superbement bien ici et quand je suis au Maroc, je me sens bien aussi. Je peux dialoguer avec mes tantes et mes cousines. C'est assez structurant.

— **Vous évoquez votre père et pas votre mère.**

— Mes parents sont divorcés.

— **Comment décririez-vous vos parents?**

— Je parlerai plutôt de mon père.

C'est quelqu'un de droit et de moral. C'est une colonne vertébrale. Il a un côté Ghandi pour moi. Je l'idéalise peut-être. Il y a là sans doute un œdipe absolument pas réglé (rires)! Il y a eu en moi une envie de liberté très forte que mon père a su accepter malgré la religion et la tradition. Il m'a toujours dit qu'en tant que père musulman, il avait le devoir de dire ce qu'il pensait être le mieux pour moi mais ensuite que je pouvais faire ce que je voulais en mon âme et conscience. On s'est toujours accordés ainsi. Aujourd'hui encore, quelque soit les choix que je fais, qu'il soit d'accord ou pas, il me donne son point de vue. Je l'écoute et on en discute. Il a toujours accepté ce que je décidais.

— **Vous avez confié qu'à l'âge de sept ans, vous avez arrêté de croire en Dieu. Y a-t-il eu quelque chose qui vous a détourné de la foi?**

— J'ai grandi en France avec les images de milliers d'enfants qui mourraient de faim en Afrique. J'étais en Cours Préparatoires quand je découvrais cela. Je m'en souviens très bien... Je me disais que ce n'était pas possible qu'il y ait un Dieu qui laisse ça. Je ne dis pas qu'il n'y a pas une force. Mais que ce Dieu qu'on nous décrit comme tout puissant ne soit pas capable de régler ce problème m'était incompréhensible. Et voir les guerres avec toutes leurs horreurs! Je me dis qu'il ne peut pas y avoir de Dieu sinon comme dit Woody Allen, il doit avoir une bonne excuse.

— **C'est très courageux d'affirmer ainsi votre opinion, surtout dans un monde où la religion revient avec plus de force partout.**

— J'ai grandi en France en voyant des gens de toutes les confessions et des personnes athées vivre ensemble sans que cela ne pose de véritables problèmes. C'était quelque chose de possible. Le fait de le dire et de le vivre comme je le fais, c'est le résultat d'un travail sur moi. Je ne veux pas faire semblant, je ne veux pas mentir. Je suis de culture musulmane, je respecte le ramadan et les fêtes religieuses. Tout cela fait partie intégrante de mon histoire personnelle. Et c'est important encore aujourd'hui mais pour moi c'est de la tradition, c'est de la culture. Je n'ai aucune dimension mystique. Je n'arrive pas à croire. Cela poserait problème au Maroc!

— **Êtes-vous mariée?**

— Je vis maritalement. Je ne fais rien dans les règles! Je vis avec un homme depuis 17 ans.

— **C'est une longue histoire d'amour!**

— Tout à fait. Une très belle histoire d'amour avec Benoît Cambillard avec qui j'écris et travaille. Nous nous connaissons depuis bien plus longtemps! Nous faisons du théâtre ensemble. C'est comme ça que nous nous sommes connus. Plus tard, nous avons fini par tomber amoureux. Comme nous avons été comédiens tous les deux, quand j'ai eu envie de

« J'aimais avoir 20 ans mais pour rien au monde je ne voudrais revenir à cet âge-là »



La nouvelle révélation de la scène médiatique française est aussi une maman exigeante: « à la maison, on se couche à heure fixe, on mange à heure fixe, on fait les choses dans les règles... Aujourd'hui mon fils est super cadré, il n'a plus besoin de ces barrières. Je ne le pourrais pas »

monter sur scène, nous avons décidé d'écrire ensemble. C'est venu très naturellement. Quand j'écrivais pour la télé, il écrivait avec moi. On aime écrire à deux. C'est avec lui que j'aime tout partager. C'est intéressant de se dire qu'entre nous, il n'y a pas que l'amour. Nous avons un fils, une maison, un chat et l'envie de construire et d'écrire des choses ensemble, de monter des projets.

— Vous avez un fils de 13 ans. Gad El Maleh confiait qu'il avait parfois du mal à avoir de l'autorité avec son fils. Cela vous arrive-t-il aussi ?

— Absolument pas. Je suis « psychorigide » à la maison. Du moins je l'ai été. On se couche à heure fixe, on mange à heure fixe, on fait les choses dans les règles. J'ai mis des barrières très tôt pour pouvoir lâcher petit à petit. Aujourd'hui il est super cadré et il n'a plus besoin de ces barrières. Il les a intégrées. Il a treize ans. Il sait qu'il n'a pas droit aux jeux vidéo dans la semaine. Il ne négocie même plus. Il prend un bouquin. Il gère. C'est un garçon qui est bien dans

ses baskets ! Je ne suis pas gâteuse même si je suis folle amoureuse de mon fils. Je ne le pourrais pas.

— Les hommes disent souvent que quand ils arrivent à faire rire une femme, la séduction est à moitié gagnée. En est-il de même pour les femmes ? Séduisent-elles par l'humour ?

— Je crois que c'est différent. Cela plaît mais l'humour n'est pas perçu de la même manière quand il vient d'un homme ou d'une femme. Je pense que l'on n'est pas encore prêt à accepter qu'une femme soit drôle. Il y a encore des freins. Il y a pourtant beaucoup de femmes humoristes que je trouve séduisante comme une Valérie Lemercier par exemple. Mais je ne sais pas si elle plaît. Peut-être cela fait-il un peu peur.

— Vous m'avez confié que 38 ans était le plus bel âge...

— Je me sens de mieux en mieux. J'aimais avoir 20 ans mais pour rien au monde je voudrais revenir à cet âge-là. Je me sens tellement bien dans le fait d'approcher la quarantaine, d'être débarrassée d'un certain nombre de

conventions. Quand je n'ai pas envie de faire quelque chose, je ne le fais pas, quand j'en ai envie, je le fais. Et je pense que je serais une vieille femme complètement indigne, si je ne veux pas garder mes petits enfants, je ne le ferai pas. Je pense que ce que je suis aujourd'hui va se développer mais en pire (*rires*) ! C'est-à-dire que je vivrais ma liberté sans concession, je serais égoïste.

— Êtes-vous une femme d'excès ou de mesure ?

— De mesure. Mais presque trop. Je suis dans un contrôle de tout. C'est assez important dans ma façon d'aborder mon métier. Mais je fais aussi attention à ce que je mange. Je suis végétarienne depuis l'âge de treize ans. J'ai assisté à la fête du mouton quand j'étais à Casablanca. Je n'aimais pas déjà pas la viande mais ce jour-là, j'ai décidé que je ne me forcerai plus. A treize ans, j'ai dit « stop ». Mon médecin m'a dit qu'il fallait que j'apprenne à équilibrer mon alimentation sinon j'allais être anémiée. J'ai appris très tôt à équilibrer mon alimentation pour ne pas avoir de

carence. Je fais attention à ce qu'il y a dans mon assiette. Mais ce qui ne veut pas dire que je ne m'autorise pas des sucreries, des bonbons... Je ne bois pas d'alcool, je ne fume pas, je ne prends pas de drogue, je n'ai jamais essayé, je n'ai jamais eu envie de cela. En même temps je vois que cela me permet de récupérer très rapidement.

— Comment vous sentez-vous avant les premières de vos spectacles ?

— Mes premières se sont toujours bien passées. Avant, je suis pétrifiée de trac, j'ai mal partout, il m'est arrivé de fondre en larmes l'après-midi en me disant « je ne vais pas y arriver », je tremble, j'ai l'impression que mon cœur va sortir de ma cage thoracique. Et puis une fois que le rideau s'ouvre, c'est parti. Il y a une magie qui opère. On est porté par le public. Après je vomis. Les premières fois, je vomis tellement l'émotion est forte. Il paraît que Brel le faisait avant. Moi, c'est après, ce n'est pas sexy, pas glamour, c'est comme ça. Après, ça va mieux.

— Sur quel mode intervenez-vous à la radio ?

— On intervient dans un cadre hyper sérieux. C'est le 7/9. Il y a l'invité politique du jour. Il est face à moi. Je fais un billet de trois minutes. Après ce sont les questions des auditeurs, du style : comment pensez-vous réduire la dette de l'État ? Je dois parvenir à leur faire perdre un peu de leur sérieux. Ce n'est pas toujours évident. C'est un challenge. Ils ont un rôle à jouer, ils ne peuvent pas se lâcher. La liberté que j'ai dans cette case-là est formidable. Je peux les titiller. J'ai eu la liberté et la chance de dire à Jean-Marie Le Pen qu'il ne laisserait rien derrière lui, qu'il n'était même pas l'inventeur d'une idéologie raciste, qu'il n'était qu'un thermomètre qui permettait de prendre la température de la xénophobie des Français. Quand j'ai parlé de son travail d'électricien à la Villa des Roses à Alger, il a été mal à l'aise et plus cela allait, plus il se décomposait devant moi. A la fin, j'ai fait passer la chanson *Douce France* reprise par *Carte de Séjour*. Il est parti très fâché.

— Être à la mode, est-ce important pour vous ?

— Je ne pense pas être fashion addict. J'aime feuilleter la presse féminine mais je n'ai pas beaucoup de temps pour faire du shopping et je ne pense pas avoir énormément de goût. Mais je suis sans concession au confort. Je préfère mettre des grosses bottes avec un pull en cachemire informel mais au moins je me sens bien. J'aime bien les choses discrètes pour le côté casual, et pour la scène, je peux mettre des paillettes. Mon seul faible, les sacs !

Entretien par Yasmine Belmahi.  
Photos: DR